



Bilan
1204 Genève
022/ 322 36 36
www.bilan.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 18'690
Parution: 26x/année

N° de thème: 229.24
N° d'abonnement: 229024
Page: 54
Surface: 77'672 mm²

«LA PHILANTHROPIE EST UNE HISTOIRE ENTRE SOI ET SOI»

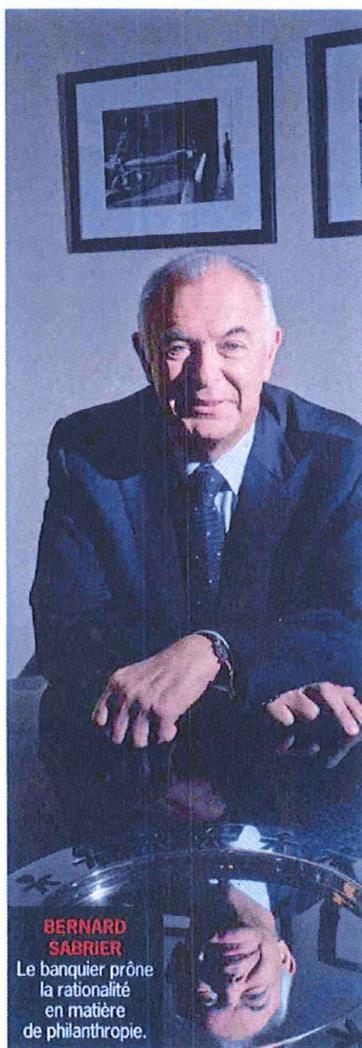
Président de la Banque Unigestion, Bernard Sabrier a créé Children Action. Un humaniste pragmatique qui se dit choqué par cette nouvelle mode qu'est la bienfaisance. **PAR FABIENNE BOGADI**

Bilan Selon l'étude Scorpio, publiée en 2007, la majorité des philanthropes le deviennent suite à une expérience qui a tout déclenché. Est-ce votre cas?

Bernard Sabrier Le déclencheur de Children Action, c'est lorsque je me suis aperçu que 40% des sommes que j'allouais à des œuvres humanitaires servaient à couvrir des frais administratifs et que je ne pouvais pas mesurer l'impact des actions menées. J'ai alors décidé de m'impliquer personnellement en créant une fondation. Et je le fais aussi parce que j'éprouve de la joie à donner. Je n'ai aucun mérite et je n'en attends pas de remerciements.

B De plus en plus de grandes fortunes se lancent dans la philanthropie. Est-ce un bien?

BS Je suis choqué que la philanthropie soit devenue une mode, un signe extérieur de richesse. L'action humanitaire n'a rien à voir avec l'argent. Donner, c'est une histoire entre soi et soi. Bien sûr, cette mode possède un aspect réjouissant, puisqu'il y a plus d'argent qui va vers des causes caritatives. Mais aussi un aspect dangereux, car rares sont ceux qui contrôlent la réelle destination des milliards injectés dans l'humanitaire. Il en découle des effets pervers qui vont à l'encontre des intérêts réels de ses bénéficiaires.



BERNARD SABRIER
Le banquier prône la rationalité en matière de philanthropie.

B Quelles règles une action humanitaire bien pensée doit-elle respecter?

BS La première règle, c'est de laisser ses préjugés et ses gros sabots d'Occidentaux au vestiaire et de veiller à répondre aux besoins réels des populations concernées. Il faut écouter leur demande. La seconde règle, c'est de bien évaluer les conséquences des actions entreprises d'un point de vue éthique. Lorsque, dans

un pays en développement, vous créez en ville des écoles pour scolariser des enfants de familles paysannes, vous les déracinez. Comment vont-ils réagir une fois implantés en milieu urbain? Vont-ils se laisser tenter par la drogue, la prostitution? Peut-être étaient-ils mieux à la campagne finalement.



B Et comment faire pour que l'action humanitaire soit vraiment efficace et pas juste un prétexte pour redorer son image?

BS Il faut laisser faire le temps et démontrer sa capacité à mesurer l'impact des actions entreprises. Parfois, cette mesure est facile; et parfois, presque impossible. Lorsqu'on opère un enfant du cœur, il guérit et c'est fini. On n'entend plus parler de lui. Mais, quand on soutient des mères adolescentes en Amérique du Sud pour scolariser leurs enfants, pour faire valoir leurs droits, c'est merveilleux sur le moment. Mais après? Leurs enfants finiront-ils l'école? Que deviendront-ils adultes? Et elles, vont-elles retourner dans les favelas pour subir la dure loi de ces quartiers défavorisés?

B Est-il facile d'induire les gens en erreur?

BS Vous leur montrez une photo d'un enfant dans un orphelinat roumain, puis une photo de lui souriant dans sa famille d'accueil, tout le monde pense: c'est formidable. Mais on ne montre pas la troisième photo, celle de l'enfant peut-être maltraité par ses parents adoptifs. Il faut rester modeste et ne pas s'arroger des victoires qui ne nous appartiennent pas. Le bénéficiaire qui réussit en aurait peut-être fait tout autant seul, en s'appuyant sur ses propres ressources.

B C'est donc essentiel de bien contrôler la destination des fonds et l'impact réel des actions humanitaires, comme le réclament de nombreux grands donateurs?

BS C'est fondamental à trois niveaux. Premièrement, pour les bénéficiaires. Les gens ont une confiance absolue en nous. Nous avons par conséquent un devoir moral à leur égard, de leur offrir la meilleure prise en charge possible. Pour opérer les enfants au Vietnam, par exemple, nous envoyons surtout des professeurs, et ce pour une raison très simple: ils ont une expérience unique et un renom. Par conséquent, ils ne sont pas tentés d'utiliser l'action humani-

taire pour «s'entraîner sur le terrain» ou peaufiner leur réputation. Deuxièmement, par respect pour nos donateurs. Il faut leur montrer où va leur argent. Et troisièmement, pour garantir la pérennité de la fondation.

B En tant que banquier et entrepreneur, pensez-vous qu'il soit judicieux d'intégrer la philanthropie à son modèle d'affaires?

BS Les affaires et l'humanitaire n'ont rien à faire ensemble. Cela me choque quand certains utilisent le sceau humanitaire pour promouvoir un produit en claironnant haut et fort que sur chaque objet qu'ils vendent, 1 franc ira à une cause caritative. Cela fait partie de ce phénomène de mode dont je parlais précédemment. La décence, c'est de donner sans utiliser ce don pour améliorer sa propre image. L'humanitaire n'est ni un business, ni un faire-valoir. C'est autre chose.

B Selon les estimations, les Etats-Unis consacrent 2,2% de leur PIB à la philanthropie, la Suisse moins de 1%. Que faudrait-il changer en Suisse pour inciter les grandes fortunes à s'engager dans des œuvres d'entraide? La fiscalité?

BS Peut-être que les Suisses donnent proportionnellement autant que les Américains, mais qu'ils le disent moins. C'est culturel. Les Américains ne comprennent pas la notion de «don anonyme». Il faut que leur nom apparaisse quelque part. En outre, aux Etats-Unis, les donateurs peuvent déduire 100% de leurs dons de leur revenu imposable. En Suisse, pas plus de 20%. Mais ce n'est pas un mal. Si tout l'argent des dons était soustrait des impôts, l'action de l'Etat en serait perturbée. On ne peut pas laisser les gens décider de l'allocation de leurs impôts.

B Quel sens Children Action donne-t-il à votre vie?

BS Aucun sens particulier, sinon que la fondation s'inscrit dans la suite logique de la vie. Mise à part la joie que j'éprouve et dont j'ai déjà parlé. Mais, même cela, c'est une interrogation permanente. Ai-

PHOTO: MICHEL BRUNO



je le droit d'éprouver de la joie devant la misère simplement parce que moi, je donne? Le sens de l'action humanitaire, c'est peut-être qu'elle permet de rendre ce que l'on a reçu en naissant ici, en Occident.

B Si vous deviez donner un conseil aux personnes fortunées qui souhaitent suivre votre exemple, quel serait-il?

BS Qu'elles commencent dans leur rue

avant d'aller se fourvoyer sur un front de guerre ou une catastrophe naturelle. Observez la gare de Genève, ne croyez-vous pas qu'il y ait là assez à faire? Une action de proximité leur permettra de s'entraîner pour une éventuelle suite. C'est comme pour conquérir l'Everest. Mieux vaut commencer par le Mont-Blanc. Il faut se méfier des utopies, rester réaliste et concret.

ENCADREMENT

Children Action, une véritable entreprise

En quinze ans d'existence, les chirurgiens et psychologues de la fondation sont intervenus auprès de plus de 18 000 enfants.

Créée en février 1994 par Bernard Sabrier, la Fondation Children Action vient en aide aux enfants de Suisse et d'ailleurs. A l'étranger, elle se déploie en France, en Roumanie, au Vietnam, au Sri Lanka, au Cameroun, en Argentine et au Pérou. Elle se concentre sur deux domaines d'action, la chirurgie et le soutien psychologique.

Au Vietnam, ses fonds servent à organiser des missions sur place, où des chirurgiens venus d'Europe opèrent les malformations orthopédiques, les becs de lièvre, les brûlures et autres pathologies. «Notre objectif est de créer un effet de levier, explique Stéphanie Kolly, directrice de Children Action. Pour un franc versé par le donateur, nous générons trois francs pour l'enfant bénéficiaire.» Comment? «Quand Children Action envoie une équipe médicale, les chirurgiens participent bénévolement en donnant une semaine de leur temps, et les hôpitaux sur place mettent gratuitement leur infrastructure à notre disposition», poursuit la jeune directrice.

Dans le domaine du soutien psychologique, Children Action s'est associée avec les Hôpitaux universitaires de Genève pour créer, en 1996, une unité hospitalière spécialisée dans l'accueil des adolescents suicidants. Autre action importante: la fondation intervient en Argentine et au Pérou auprès des mères adolescentes des quartiers pauvres.

En chiffres? Children Action a opéré 8570 enfants, suivi 1956 jeunes suicidants et quelque 800 mères adolescentes. Elle a dépensé 22 millions de francs pour ses



projets depuis 1994. Son maître mot: la transparence. La fondation de l'entrepreneur Bernard Sabrier fonctionne comme une véritable entreprise et veille à utiliser ses fonds de manière optimale. Bernard Sabrier prend en charge sur sa fortune personnelle tous les frais de fonctionnement de la fondation. Ainsi, l'argent des donateurs va directement aux bénéficiaires. Les comptes de la fondation sont audités par Ernst & Young; et son fonctionnement l'a été par la SGS, dans une procédure de certification baptisée

«NGO Benchmarking» et qui mesure l'impact des actions humanitaires. Children Action a obtenu la note de 96,4 sur 100. Grâce à ce score inédit, la SGS a offert gratuitement ses services pour l'audit des 400 maisons reconstruites par Children Action au Sri Lanka suite au tsunami. C'est tout l'art de créer un cercle vertueux.